

Window Horses
The Poetic Persian Epiphany of Rosie Ming
Des mots, des couleurs et du son

Julie Demers

Number 308, June 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Demers, J. (2017). Review of [Window Horses : the Poetic Persian Epiphany of Rosie Ming / Des mots, des couleurs et du son]. *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 35–35.

Window Horses

The Poetic Persian Epiphany of Rosie Ming Des mots, des couleurs et du son

Le Canada : deux solitudes. Alors que le cinéma québécois est projeté sur écran partout au pays, trop peu de films canadiens traversent les frontières du Québec. Mis à part les Guy Maddin, Atom Egoyan, David Cronenberg et James Cameron, combien de réalisateurs canadiens sont connus et célébrés au Québec ?

JULIE DEMERS

Et pourtant, le cinéma canadien est foisonnant et inventif. Évoquons rapidement les réalisateurs inuits Zacharias Kunuk et Alethea Arnaquq-Baril, les réalisatrices Deepa Mehta, Sarah Polley, Patricia Rozema et les cinéastes de la relève (Stephen Dunn, Igor Drljaca, Andrew Cividino) qui ont été sélectionnés aux côtés de Québécois dans les plus grands festivals du monde. Au Québec, cependant, nous n'en entendons à peu près jamais parler. Si nous accueillons avec chaleur les œuvres de nos voisins du Sud, force est de constater que le même traitement n'est pas offert aux longs métrages canadiens. Notre nationalisme tend à nous couper de tout un pan de la cinématographie. Et c'est pour le moins dommage.



Comme un univers texturé

À cette longue liste de cinéastes canadiens importants (mais méconnus au Québec), il faut maintenant ajouter le nom d'Ann Marie Fleming. Avec **Window Horses**, l'un des trop rares longs métrages d'animation produits au Canada, la réalisatrice s'est hissée cette année dans le *Canada's Top Ten* du Festival du film de Toronto.

Une histoire : celle de Rosie Ming. La jeune fille vit chez ses grands-parents maternels depuis la disparition mystérieuse de son père iranien et la mort de sa mère chinoise. Coupée trop tôt de l'héritage perse, elle s'intéresse peu à la culture asiatique et se cherche. Elle croit avoir trouvé une part de son identité dans la culture française. Invitée dans un festival de poésie en Iran, Rosie renouera avec ses racines perdues et comprendra que c'est bien souvent en s'ouvrant à l'autre qu'on se découvre soi-même.

Dans **Window Horses**, la poésie devient un langage universel qui permet de créer des ponts entre soi et le monde extérieur, entre

l'illusion et la vérité, entre maintenant et hier, entre l'ici et l'ailleurs. Un langage universel, puisque la poésie ne fait pas seulement appel à l'intellect. Même si elle utilise comme matière première la langue, elle s'adresse avant tout au ventre et à l'instinct — par où elle se rapproche des arts visuels et de la musique. Loin de devoir être intelligée pour être appréciée, elle n'a besoin, pour révéler son condensé de vérité, que d'être ressentie, éprouvée de l'intérieur dans une intime étreinte entre les mots et les entrailles. Et ce sont justement les poèmes en langue étrangère — que Rosie ne comprendra pas et qui ne seront pas traduits — qui frapperont le plus l'imaginaire de la jeune fille.

Une fois arrivée en Iran, Rosie se fait réveiller par les appels à la prière : ces chants se transforment alors en rubans de couleur. Lorsqu'un Chinois récite son poème dans sa langue, ses mots se métamorphosent en ondes sonores qui font vibrer les personnages. Fleming atteint ici à quelque chose de remarquable. Pour une des rares fois au grand écran, la littérature et le cinéma cohabitent sans que la parole ne prenne le pas sur les images.

On peut certes reprocher au film son manque d'unité visuelle. Le style de 12 animateurs (qui illustrent, chacun à sa manière, l'esthétique d'un poète) côtoie mal celui de Fleming. C'est que la cinéaste reprend pour Rosie son personnage de Stick Girl, développé dans des courts métrages précédents. Personnage plat et naïf, Rosie s'incarne dans un corps de bonhomme allumette. Dessiné comme on l'aurait fait dans les années 90, alors que le logiciel Microsoft Paint participait à une révolution informatique aux conséquences esthétiques douteuses, le personnage de Rosie évolue dans un monde kitsch. Cet aspect visuel s'intègre maladroitement à l'univers texturé du film. L'objectif était bien sûr de faire ressortir la difficulté qu'a Rosie de faire sa place dans le monde ; mais hélas, le résultat est loin de convaincre.

Malgré tout, **Window Horses** demeure avec le tout récent **Paterson** de Jarmush l'une des plus belles tentatives des dernières années d'inviter la poésie au grand écran. Une œuvre à découvrir, donc, et qui prouvera à certains sceptiques que le cinéma canadien peut être tout sauf une pâle copie du cinéma américain. 🌟

★★★

■ LA VIE EN ROSIE – L'ÉPOPPÉE PERSANE DE ROSIE MING **Origine :** Canada – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 25 – **Réal. :** Ann Marie Fleming – **Scén. :** Ann Marie Fleming – **Mont. :** Ileana Pietroburno – **Mus. :** Taymaz Saba – **Son :** Maureen Murphy, Kelly Cole, Bill Mellow – **Dir. Art. :** Sadaf Amini, Lillian Chan, Dominique Doktor, Bahram Javaheri, Louise Johnson, Jody Kramer, Kevin Langdale, Michael Mann, Janet Perlman, Kunal Sen – **Voix :** Sandra Oh (Rosie Ming), Shohreh Aghdashloo (Mehrnaz), Peyman Moaadi (Payman), Don McKellar (Dietmar) – **Prod. :** Ann Marie Fleming, Sandra Oh – **Dist. / Contact :** Métropole Films.